

chait à éloigner. Sans passion jusques à ce moment, elle s'étonna le lendemain du trouble intérieur qu'elle ressentait et de la persistance de son imagination à lui présenter toujours le même objet, et cherchant à repousser par la vanité un sentiment nouveau, elle se dit qu'il était bien ridicule de songer à quelqu'un qui sans doute ne pensait pas à elle ; dans le fond du cœur cependant, elle était certaine de ne pas être indifférente à un homme qui l'avait regardée avec tant d'attention. Amélie voulut sortir ce jour-là ; une sorte d'instinct lui fit mettre la robe qui lui allait le mieux, lui fit choisir le chapeau qui, suivant elle, convenait le plus à son frais et joli visage. Dans la rue, Amélie rencontra M. de Ligny, elle s'y attendait ; le jeune homme la salua respectueusement et la suivit, comme entraîné sur ses pas par un charme irrésistible, comme conduit par l'amour à la suite d'une personne involontairement aimée. Ce fut du moins là ce que pensa Amélie, qui rentra chez elle pleine de trouble. Elle y rencontra M. de Marennnes, et cette vue lui donna de l'effroi. Elle éprouva une sensation pénible, un pressentiment fâcheux, devant cet homme auquel elle avait promis sa main.

—Qu'avez-vous, Madame, lui dit-il, vous êtes pâle et défaite ?

Amélie avoua qu'elle avait mal dormi. Le soir même on lui remit une lettre de M. de Ligny. C'était une déclaration en règle ; il l'aimait, il l'adorait. Il ne savait pourquoi le matin même il ne s'était pas jeté à ses pieds, dans la rue, pour lui dire qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, que du moment qu'il l'avait vue, son sort avait été décidé.... qu'elle était la seule femme qu'il eût jamais aimée et qu'il aimerait jamais.

Quelques jours se passèrent sans que Mme de Langeais osât sortir de chez elle. Placée entre un mariage arrêté et la passion de M. de Ligny, elle craignait de se rendre coupable envers M. de Marennnes et frémissait néanmoins à la seule idée de se lier pour toujours à lui.

—Et pourquoi pas ? se disait-elle, dans les moments où sa raison luttait contre son cœur, n'a-t-il pas ma parole ?.... Suis-je une héroïne de roman ? De qui s'agit-il ? de M. de Ligny ; un homme dont je sais à peine le nom, que j'ai vu deux fois, auquel je n'ai jamais parlé, ni lui à moi.

Mais cet homme, elle l'aimait ; elle éprouvait pour lui un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé pour personne ; elle avait en effet dans le cœur une passion dont quelques jours auparavant elle ignorait la puissance. M. de Marennnes n'avait pas encore un soupçon, et déjà il était sacrifié à un rival, dont Amélie ignorait la naissance, la position, la fortune, les antécédents ; qu'importe tout cela ? M. de Ligny écrivit une seconde fois : il était le plus malheureux des hommes, il savait tout.... Après avoir fait mille efforts inutiles pour être présenté chez Mme. de Langeais et chez son père, il avait appris que la main de celle qu'il adorait était promise, et à qui ? à M. de Marennnes, un homme violent, emporté, indigne de posséder un pareil trésor.... Ah ! il ne se flattait pas d'être aimé, mais il était certain que Mme. de Langeais n'aimait pas celui qu'elle allait épouser ; elle cédait à quelque obsession, peut-être aux ordres de son père.... Il priait, il conjurait Amélie de rompre, ou du moins de retarder ce fatal mariage... Il voulait la voir, il en avait besoin, pour elle et pour lui, Il espérait qu'elle lui en faciliterait les moyens, et il finissait par avouer que si elle lui refusait cette faveur, il mettrait tout en usage pour se procurer un moment d'entretien.

Cette lettre acheva de troubler Amélie ; elle admira la pénétration de l'amour qui éclairait ainsi M. de Ligny sur la situation où elle se trouvait... Oui, M. de Marennnes était un homme fier et impérieux, qui, pour obtenir sa main, se parait de qualités qu'il n'avait pas, et qui, sans doute, une fois marié, ne se contraindrait plus. Mais que faire ? le mariage était public, les présents achetés, les bans publiés, sous quel prétexte rompre ? Un autre point l'inquiétait encore : M. de Ligny lui demandait une entrevue... elle brûlait de l'accorder, mais elle sentait parfaitement aussi que, dans la position où elle était, après deux lettres reçues, une entrevue était un aveu, et sa pudeur de femme, et son amour même, cet amour si subitement né, ne lui laissaient pas le courage de tracer les lignes nécessaires pour assigner ce rendez-vous ou pour faire cet aveu. Elle alla alors trouver son père, elle pleura devant lui.

—J'ai paru céder jusqu'à présent à vos vœux, lui dit-elle, mais je ne croirai jamais que vous veuillez faire sciemment mon malheur, le malheur de ma vie entière... Vous l'avez déjà